

16-17

LES ANNÉES DE CRISE, LE TEMPS DES DOUTES...



**Archives départementales
des Alpes-de-Haute-Provence / 2016**

LA GRANDE GUERRE

1917

LES ANNÉES DE CRISE, LE TEMPS DES DOUTES...

Petit Journal de l'exposition des Archives départementales
des Alpes-de-Haute-Provence
Digne-les-Bains
Septembre 2016-août 2017



Réalisation de la plaquette

Texte et conception : Jean-Christophe Labadie,
directeur des Archives départementales

Recherches : Jean-Christophe Labadie,
Pascal Boucard, Lucie Chaillan, Sylvie Deroche

Conception graphique : Jean-Marc Delaye,
photographe

Relecture : Annie Massot, bibliothécaire ;
Sophie Chouial, archiviste

ISBN 978 2 86004 029 7

© Conseil départemental des Alpes-de-Haute-Provence,
Archives départementales
2, rue du Trélus, BP 212
04002 Digne-les-Bains Cedex

archives04@le04.fr
www.archives04.fr

Impression : Société Provençale d'Impression
13 240 Septemes-les-Vallons
Dépôt légal : septembre 2016
2 000 exemplaires

■ SOMMAIRE

Préface du président du Conseil départemental des Alpes-de-Haute-Provence	5
Introduction du directeur des Archives départementales	7
Du « cafard » au refus de la guerre	9
Héroïsme et « bourrage de crâne »	15
« Croûter » et « picoler »	19
Dans les airs	21
Tenir : femmes et enfants bas-alpins	29
Tenir : les Grégoire, instituteurs bas-alpins	30
Les étrangers dans les Basses-Alpes	33
Avoir 20 ans et combattre	34
Cent combattants et la brutalité de la guerre	38





PRÉFACE

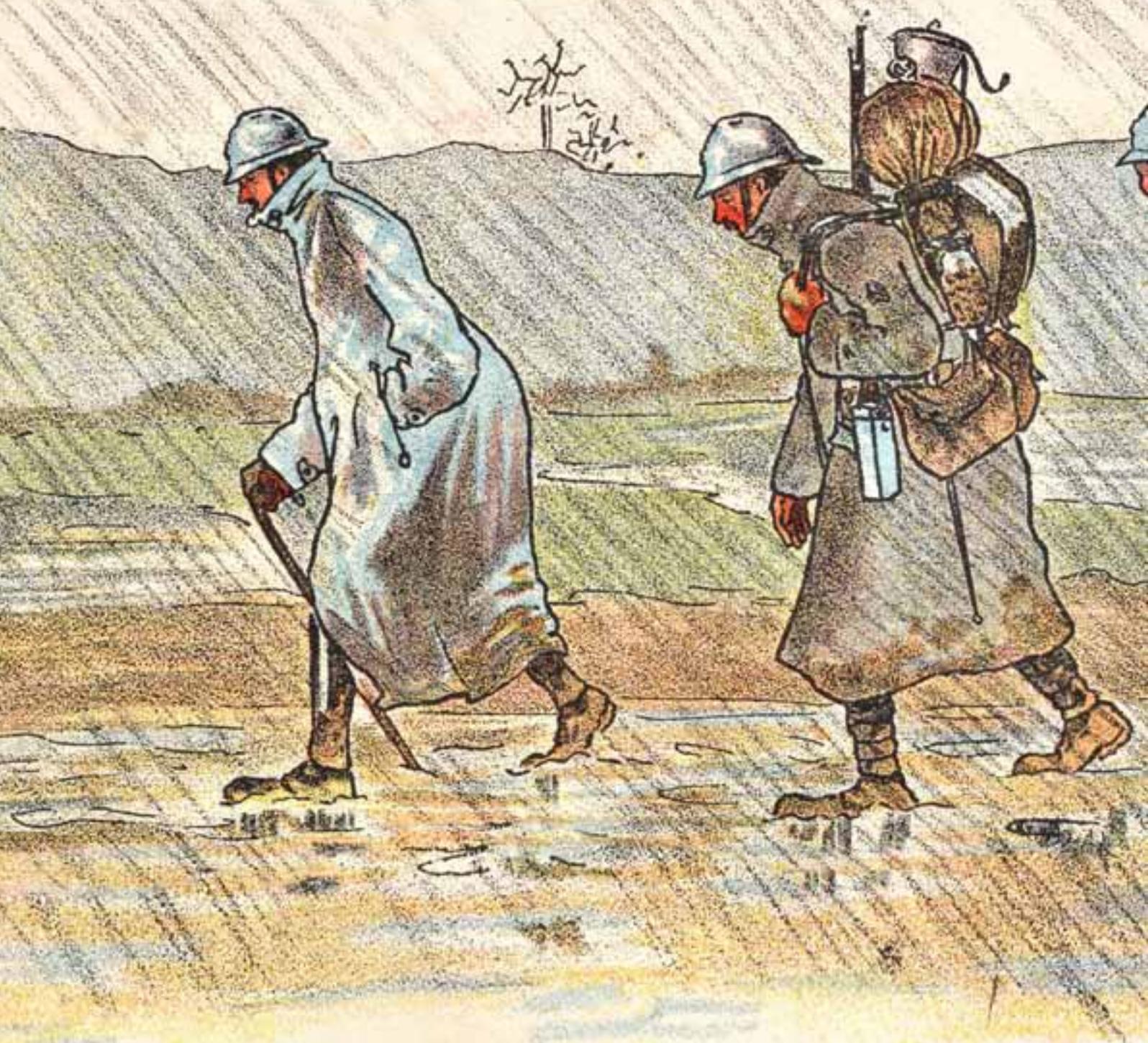
Depuis 2014, les Archives départementales se sont engagées à proposer chaque année des actions pédagogiques et culturelles inédites autour du centenaire de la Grande Guerre. Cette troisième exposition évoque la période qui court de l'été 1916 au printemps 1917 et ce petit journal en reprend les points importants.

Des événements cruciaux se jouent à ce moment. La victoire n'a pas encore choisi son camp, malgré l'échec allemand sur Verdun. Les Alliés ont lancé deux grandes offensives, sur la Somme en 1916 et au Chemin des Dames en 1917. Mais, au prix de pertes humaines considérables, elles ne réussissent pas à rompre le front. Quant à l'année 1917, elle est marquée par des formes de refus de la guerre, jusqu'aux aspects les plus violents : les « mutineries ».

L'exposition revient sur la contestation et le refus, malgré les efforts de la

censure et de la propagande et elle n'élude pas la question des « fusillés ». Elle insiste sur les inquiétudes, les doutes, mis par écrit dans les correspondances des poilus et des familles... Elle se penche sur une nouvelle arme, l'aviation, et sur ses héros, censés faire oublier les conditions réelles de la guerre, en y ajoutant une « noblesse ». Comme chaque année, elle traite de la vie dans les Basses-Alpes, des « étrangers » dont certains sont associés à l'effort de guerre, et de la population qui doit tenir malgré les privations et les deuils. Elle met enfin en lumière quelques destins de modestes poilus bas-alpins.

Gilbert Sauvan
Député et
Président du Conseil départemental
des Alpes-de-Haute-Provence



ON VA RELEVER



Échecs et doutes

La fin de l'année 1916 est le temps des échecs

Après l'attaque allemande sur Verdun en février 16, l'année s'achève par le désastre humain de la Somme. Dès ses débuts le 1^{er} juillet, l'offensive alliée se manifeste une fois encore par une hécatombe, en particulier du côté britannique, sans pour autant rompre le front.

1917 est l'année des doutes : la minorité pacifiste gagne du terrain et appelle à des négociations de paix. Des mouvements populaires éclatent chez tous les belligérants : émeutes en Allemagne et en Autriche ; grèves en France et en Grande-Bretagne. Sur le front occidental, des « mutineries » se déclenchent au printemps.

Du côté des Alliés, la Russie est en déliquescence alors que, en avril 17, les États-Unis entrent en guerre et ses premiers contingents, encore fort modestes, débarquent à Saint-Nazaire en juin. En face, les Allemands consolident leur ligne de défense en se repliant sur la ligne Hindenburg.

À l'avant comme à l'arrière, les textes échangés révèlent les doutes des hommes et des femmes sur la fin rapide du conflit et sur son issue. Tous mesurent les sacrifices consentis et, en premier lieu, la mort, en particulier des plus jeunes, au cours d'une guerre où, entre les lignes de tranchées, et dans chaque camp, on tire sur les blessés, sur leurs sauveteurs et où parfois les prisonniers sont achevés¹.

C'est cette histoire que les Archives départementales ont l'ambition de raconter durant le Centenaire.

Jean-Christophe Labadie
 Directeur des Archives départementales
 des Alpes-de-Haute-Provence

¹ AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane), BECKER (Annette), 14-18, retrouver la guerre, Paris, Gallimard, 2000, p. 52.



AD AHP, 71 Fi 4324, fonds Boucard, Curly, Somme, sans date

Du « cafard » au refus de la guerre

Des soldats expriment leur cafard dans la correspondance qu'ils entretiennent avec l'arrière. Dans l'argot des combattants, ce terme désigne un mauvais état psychologique et recouvre plusieurs réalités : tristesse, peur, angoisse de la mort. Les longs moments d'ennui du soldat, en réserve ou au repos, en favorisent l'apparition ².

Le cafard est aussi l'expression d'une certaine nostalgie ou du désir de l'arrière. La tristesse est partagée aussi par les gens de l'arrière : la guerre dure et la mort frappe. Beaucoup rêvent de la paix, mais celle-ci est repoussée.

L'échec de l'offensive du Chemin des Dames, en avril 1917, inaugurerait le temps des « mutineries », bien qu'il n'y ait ni révolte ni violence. L'historien Denis Rolland lui préfère l'expression « grève des tranchées ». Les mouvements collectifs de refus ont d'ailleurs débuté à Verdun en mai 1916, lorsque des soldats du 140^e d'infanterie se cachent afin de ne pas remonter en ligne, le soir même de leur descente des tranchées. Il n'empêche : les principaux mouvements collectifs débutent le 29 avril au sein des unités qui combattent au Chemin des Dames, pendant l'offensive Nivelle, puis ils se déplacent vers l'est. Quant aux chansons de sédition – dont la célèbre « chanson de Craonne » –, elles furent « extrêmement rares ³ ».

Durant toute la durée de l'agitation, la hiérarchie militaire répond avec la plus grande fermeté. Au total, 50 soldats auraient été exécutés en 1917, bien moins qu'en 1914, où les pratiques d'autorité furent les plus brutales. Ensuite, à l'avant, la pression disciplinaire n'est plus possible sur les « anciens », les « briscards ». En revanche, elle s'exerce plus fortement sur le soldat à l'arrière, de peur qu'il le contamine ⁴.

² HARIOT (Nicolas), « Repos du guerrier et loisirs populaires : que nous disent de la culture de guerre les pratiques culturelles des poilus ? », dans POIRRIER (Philippe) dir., *La Grande guerre, une histoire culturelle*, Dijon, éditions universitaires de Dijon, 2015, p. 46.

³ GETREAU (Florence), *Entendre la guerre ; sons, musiques et silence en 14-18*, catalogue de l'exposition de l'Historial de la Grande Guerre, 27 mars-16 novembre 2014, Paris, Gallimard et Historial de la Grande Guerre, 2014, p. 50.

⁴ SAINT-FUSCIEN (Emmanuel), *À vos ordres ? La relation d'autorité dans l'armée française de la Grande Guerre*, Paris, éd. de l'EHESS, 2011, p. 261.



La bataille de la Somme

Le 1^{er} juillet 1916, l'offensive de la Somme est déclenchée, alors qu'elle avait été retardée à cause de l'attaque surprise sur Verdun, en février 1916. Ce jour-là, 21 000 Britanniques trouvent la mort et 40 000 sont blessés et alors que les pertes allemandes s'élèvent à 6 000 hommes : vingt bataillons britanniques, sur soixante de la première vague, sont balayés en plein no man's land par les mitrailleuses allemandes. L'armée britannique, qui ne comptait en 1914 que des professionnels rejoints par deux millions de volontaires, est désormais une armée de conscription. Depuis le printemps 1916, les contingents des grands dominions (Australie, Nouvelle-Zélande, Canada et Afrique du Sud) sont engagés sur le front occidental. 5,7 millions de soldats du BEF, le corps expéditionnaire britannique, ont été mobilisés durant la Grande Guerre.

Selon l'expression de l'historien John Keegan, la Somme devient une « terre britannique » comme Verdun, le Chemin des Dames, Saint-Mihiel, le Mort-Homme, la cote 304 sont des « terres françaises ». À la fin de la bataille, en novembre 1916, le bilan pèse bien plus lourd qu'à Verdun : 650 000 Allemands, 420 000 Britanniques et 195 000 Français ont été tués, blessés ou disparus. La Somme est certes un échec mais la bataille a permis de diminuer la pression exercée par les Allemands sur Verdun.

L'angoisse de l'arrière

L'horizon obscur

Le 2 août 1916, ce poilu de l'infanterie part en permission pour Thoard. La veille, il a encore essuyé avec son régiment des tirs d'artillerie allemands au nord de Celles-sur-Plaine, dans les Vosges, dans le secteur de Raon-l'Étape et du col de La Chapelotte. Cette ligne de front n'évoqua pas de septembre 1914 à l'armistice, Allemands et Français se livrant notamment à une guerre de mines. Du 6 au 12 août, il est chez lui à Thoard et il écrit dans le journal qu'il tient scrupuleusement :

« Sept jours de repos passés dans une campagne paisible. Après une longue souffrance et de dures épreuves le soldat apprécie cette liberté qu'on lui accorde pour bien peu de temps ! À l'arrière c'est toujours la même angoisse qui dure depuis deux ans. On attend avec impatience la fin de la guerre, mais l'horizon est toujours obscur et rien ne la laisse prévoir. Une impression de tristesse plane sur les habitants qui pensent à leurs morts et à tant de sacrifices et de souffrances ! »

Collecte Europeana, 11-1, vue 8



AD AHP, collecte Europeana, 11-1, vue 8, dessin de Gabard, « Le retour du permissionnaire », sans date

Le refus de combattre

Révolution. En 1917, ce combattant d'une unité d'artillerie lourde sur voie ferrée est en Champagne de mars à mai puis dans l'Aisne jusqu'en juin. C'est en juin qu'il écrit dans son journal ces quelques phrases où il se fait l'écho d'une situation brutalement très dégradée, après le désastre du Chemin des Dames :

« À Bazoches, on signale qu'il faut arrêter tous les permissionnaires dans le train qui arrive à destination de cette gare. En cours de route, ils ont tué le mécanicien et le chauffeur dans une gare avant Château-Thierry. Le bataillon du 4^e zouaves qui se trouve cantonné à Mont-Notre-Dame reçoit l'ordre de cerner le train. Ils exécutent l'ordre et arrivent à emprisonner 120 à 200 permissionnaires. Les caractères s'aigrissent et des bagarres entre troupes de relève se produisent. Le 4^e zouaves et les coloniaux s'envoient des grenades et des coups de feu. Les coloniaux crient à tue tête : « Vive la Révolution ».

Bruna se fait l'écho de la baisse de moral et des informations qu'on lui rapporte et qui concernent toujours la région de Reims :

« Parmi les fantassins, le moral est bien bas, ils n'en veulent plus, plusieurs régiments ont refusé de marcher ; à Paars se trouvent environ 800 hommes de plusieurs compagnies attendant des sanctions. Ils sont gardés par les spahis à cheval. De tous côtés, c'est un vent de rébellion. À Soissons, ils ont fait des dégâts, tirant des coups de feu un peu partout, tuant deux officiers, conspuant le général. [...] Ils réclament la paix à tout prix et disent qu'ils ne tiendront pas les tranchées cet hiver. »



AD AHP, fonds Bruna, vue 119, les camarades de Bruna en juillet 1916 dans l'Oise



Appel à la grève et à la révolte

« **Ils mentent !** ». Les « gendarmes de Gréoux enlèvent une affiche manuscrite de protestation contre la guerre... placardée sur la porte de la remise du moulin à huile ». Cette affiche a pour titre :

« Travailleurs ! Et femmes du peuple ! ». Les gendarmes enlèvent quelques extraits :

« Le désir de la paix est intense chez tous, chez tous ceux du moins qui se trouvent sur le front, qui sont obligés d'assassiner et de laisser assassiner. Les journaux disent qu'il est à peine possible de modérer l'ardeur guerrière des combattants... Ils mentent ! Ils mentent ! Ils mentent ! L'amour de la patrie est une mistification ! Dans tous les pays la volonté des travailleurs doit s'imposer contre ceux qui s'opposent à la paix tant désirée. La tranquillité de notre conscience dépendra de notre œuvre pacifique. Abandonnez la charrure pour l'instant, nous la reprendrons après la paix. Vive la grève de protestation !

Travailleurs ! Et vous femmes du peuple ! Haut les cœurs ! Allons-nous assister tranquillement à notre anéantissement. À bas la guerre ! Que ce cri se fasse entendre dans tous les pays et qu'il se répercute jusque dans les tranchées.

En Allemagne, ce cri a déjà retenti. Toute la presse bourgeoise en Allemagne et en France renforce réciproquement la résistance des puissances et ne contribue qu'à prolonger la guerre. »

(L'orthographe originale a été respectée)

Form. 180119. Suppl. à P. N. 14
In. mod. à 21 Mars 1911

CABINET DU PRÉFET
2 OCT 16
BASSES-ALPES

GENDARMERIE NATIONALE
MISE EN SERVICE N° 7
CANTON N° 10
Art. 201 du décret sur l'organisation et le service de la gendarmerie.

COMPAGNIE
ARRONDISSEMENT
SECTION
BRIGADE
PROCÈS-VERBAL

Le jour d'hui, vingt-neuf septembre, mil neuf cent seize, à six heures et demie de la nuit, nous, soussigné, Juncet, Félix, et Ambrosini, Fernand, gendarmes à pied, à la résidence de Gréoux, département des Basses-Alpes, revêtus de notre uniforme et conformément aux ordres de nos chefs, nous trouvant sur la Grande Rue, avons aperçu par la rumeur publique, qu'une affiche manuscrite de protestation contre la guerre, avait été placardée sur la porte du moulin à huile.

Nous nous sommes immédiatement rendus au dit moulin et avons remarqué une affiche manuscrite écrite à l'encre rouge sur papier blanc et en quel caractère d'écriture apparente. Elle comprenait quatre feuilles de papier à lettre unites et collées bout à bout à l'aide de bande à cacheter. Le tout ayant une longueur de cinquante centimètres sur vingt-cinq centimètres de largeur. Elle était placardée sur la porte du moulin à huile et cachée de la vue des passants. Elle n'était ni signée ni timbrée et ayant été nous avons constaté qu'il s'agit d'une protestation contre la guerre et une invitation à la grève.

Elle était intitulée « Travailleurs ! et femmes du peuple ! » et contenait entre autres les phrases suivantes : « Le désir de la paix est intense chez tous, chez tous ceux du moins qui se trouvent sur le front, qui sont obligés d'assassiner et de laisser assassiner. Les journaux disent qu'il est à peine possible de modérer l'ardeur guerrière des combattants... Ils mentent ! Ils mentent ! Ils mentent ! L'amour de la patrie est une mistification ! Dans tous les pays la volonté des travailleurs doit s'imposer contre ceux qui s'opposent à la paix tant désirée. La tranquillité de notre conscience dépendra de notre œuvre pacifique. Abandonnez la charrure pour l'instant, nous la reprendrons après la paix. Vive la grève de protestation !

Travailleurs ! Et vous femmes du peuple ! Haut les cœurs ! Allons-nous assister tranquillement à notre anéantissement. À bas la guerre ! Que ce cri se fasse entendre dans tous les pays et qu'il se répercute jusque dans les tranchées.

En Allemagne, ce cri a déjà retenti. Toute la presse bourgeoise en Allemagne et en France renforce réciproquement la résistance des puissances et ne contribue qu'à prolonger la guerre. »

Notre - L'orthographe et le lieu de donner le département, il est possible la suite du procès-verbal après les signatures. L'emploi de l'écriture imprimée peut être toléré pour les constatations, arrestations, etc., mais exclusivement lorsqu'il n'y a pas de faits particuliers à relever, et sous réserve de la non opposition des autorités intéressées. Il en est de même pour les arrestations d'individus et de militaires défectueux ou absents illégalement.

LA BAULE (Lecroix-Ind.)

AD AHP, 5 R 41, brigade de gendarmerie de Gréoux, procès-verbal, 29 septembre 1916

D'après la rapide enquête que mène la maréchaussée, la rumeur publique accuse Gabriel Dépiéds, 22 ans, tailleur d'habits. À cause d'une « paralysie infantile » aux jambes, Dépiéds, qui était instruit, a été réformé en 1914, ce qui a été confirmé en juin 1915. La rumeur accuse encore Dépiéds d'avoir écrit des lettres à Charles Isnard, soldat au 4^e régiment colonial, afin de le pousser à la révolte. Né à Mézel en 1886, Isnard, tailleur d'habits lui aussi, est en effet condamné à mort – mais sa peine est commuée en années de travaux forcés – le 5 septembre 1916 par le conseil de guerre de la 2^e division d'infanterie coloniale, « coupable d'abandon de poste en présence de l'ennemi et de révolte déclaré comme étant l'un des instigateurs de la révolte ». Sa peine purgée, Isnard demeure ensuite à Marseille.



TYPES DE SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS ALLEMANDS PRIS PAR LES CANADIENS A VIMY
Canadian War Records.



Héroïsme et « bourrage de crâne »

Anastasia et ses grands ciseaux

Dès les débuts de la guerre, la censure est instaurée afin de ne pas livrer des informations militaires à l'ennemi. Elle sert aussi à empêcher que de mauvaises nouvelles parviennent à la connaissance des lecteurs de la presse, à l'avant comme à l'arrière.

À la censure s'associe la propagande, qui doit orienter la compréhension de la guerre par la population et les combattants. Dans un courrier adressé en avril 1918 à la direction de l'aéronautique, le dessinateur alsacien Hansi écrit : « J'estime que la propagande chez l'ennemi est une des armes les plus puissantes, qu'il convient de ne pas négliger ⁶ ». La guerre est le temps du « mensonge patriotique », expression créée le 24 août 1914 par un journaliste au *Matin* ⁷. Des histoires sont même inventées par la presse afin de soutenir le moral ⁸.

La propagande française est fondée sur un message : celui du combat de la civilisation contre la barbarie allemande ⁹. L'image y tient une place prépondérante : photographies, affiches ou dessins de presse... Les institutions françaises recueillent des clichés du vandalisme allemand. La diffusion des images produites par les photographes de la section photographique des armées est de son côté contrôlée. Les représentations des corps mutilés, des comportements violents des poilus... sont censurées.

C'est le temps des « bobards », du « bourrage de crâne » ou, selon une expression de Déchelette en 1918, on « gonfle le mou ».

⁶ *Vivre en temps de guerre des deux côtés du Rhin, 1914-1918*, catalogue d'exposition, Archives départementales du Haut-Rhin, 2014, Colmar et Stuttgart, Conseil général du Haut-Rhin et Landesarchiv Baden-Württemberg, 2014, p. 42.

⁷ COCHET (François), PORTE (Rémy), dir., *Dictionnaire de la Grande Guerre (1914-1918)*, Paris, Robert Laffont, 2008, article « bourrage de crâne ».

⁸ MARTIN (Laurent), « La Grande Guerre des journalistes », dans POIRRIER (Philippe) dir., *La Grande guerre, une histoire culturelle*, Dijon, éditions universitaires de Dijon, 2015, p. 71 et 72.

⁹ GUILLOT (Hélène), dir., *Images interdites de la Grande Guerre*, catalogue d'exposition, Paris, centre Panthéon-Sorbonne, Rennes, Presses universitaires de Rennes et ministère de la Défense, 2015, p. 11-14.

JOURNAL DES BASSES-ALPES

Organe des Intérêts du Département

ABONNEMENTS		
En an.....	Département 5	Rattraper 6
Six mois.....	3	3 50
Trois mois.....	1 75	2

Faite d'une seule fois, les abonnements sont payables d'avance.

Les abonnements sont reçus :
 A Digne, au Bureau du Journal, place de l'Éclat, 20.
 A Paris, à l'Agence HAVAS, place de la Bourse, 8.

Les lettres et paquets non affranchis seront rigoureusement refusés.
 Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

ANNONCES	
Rédaction.....	50 centimes la ligne
Diverses.....	25 — —
Judiciaires.....	25 — —

Les annonces sont payées au Journal la veille de la publication.

L'EMPRUNT NATIONAL

C'est encore une page glorieuse qu'il faut ajouter aujourd'hui au livre d'or du Lycée Gassendi. Les trois frères Level, dont nous publions ci-dessous les actions d'éclat, ont été tous les trois des élèves distingués de notre établissement universitaire. Leur père fut pendant trois ans, de 1895 à 1898, inspecteur des forêts dans notre ville, où il a laissé de nombreuses sympathies.

Louis Level, maréchal des logis au 5^e hussards, tué le 25 septembre 1915.

La personification du devoir et du sacrifice. En a donné maintes preuves, au cours de la campagne. Le 25 septembre 1915, a été frappé mortellement, en restant debout sur le parapet de la tranchée pour faire exécuter, sous un tir de mitrailleuses, des travaux de passages nécessaires à la cavalerie.

Paul Level, sergent mitrailleur au 109^e régiment d'infanterie, tué le 25 septembre 1915.

Energique et courageux. Le 25 septembre, à l'attaque de la hauteur de Souchez, s'est porté bravement en avant, à la tête de sa section de mitrailleuses. A été tué.

Jean Level, capitaine au 8^e régiment d'artillerie, commandant la 3^e batterie, tué le 4 octobre 1914.

A montré comme lieutenant, dès le début de la campagne, de belles qualités d'entrain et de bravoure. Nommé capitaine le 14 septembre, a pris le commandement d'une batterie et a exécuté avec elle des tirs très efficaces. A été tué, à son poste d'observation, le 4 octobre 1914.

Héros !

Une famille héroïque

C'est encore une page glorieuse qu'il faut ajouter aujourd'hui au livre d'or du Lycée Gassendi. Les trois frères Level, dont nous publions ci-dessous les actions d'éclat, ont été tous les trois des élèves distingués de notre établissement universitaire. Leur père fut pendant trois ans, de 1895 à 1898, inspecteur des forêts dans notre ville, où il a laissé de nombreuses sympathies.

Louis Level, maréchal des logis au 5^e hussards, tué le 25 septembre 1915.

La personification du devoir et du sacrifice. En a donné maintes preuves, au cours de la campagne. Le 25 septembre 1915, a été frappé mortellement, en restant debout sur le parapet de la tranchée pour faire exécuter, sous un tir de mitrailleuses, des travaux de passages nécessaires à la cavalerie.

Paul Level, sergent mitrailleur au 109^e régiment d'infanterie, tué le 25 septembre 1915.

Energique et courageux. Le 25 septembre, à l'attaque de la hauteur de Souchez, s'est porté bravement en avant, à la tête de sa section de mitrailleuses. A été tué.

Jean Level, capitaine au 8^e régiment d'artillerie, commandant la 3^e batterie, tué le 4 octobre 1914.

A montré comme lieutenant, dès le début de la campagne, de belles qualités d'entrain et de bravoure. Nommé capitaine le 14 septembre, a pris le commandement d'une batterie et a exécuté avec elle des tirs très efficaces. A été tué, à son poste d'observation, le 4 octobre 1914.

1.230 mètres, en terrain découvert, a brillamment exécuté une périlleuse opération d'approche ; a été tué par un obus ennemi, entraînant 7 camarades et un lance-bombes. Bien que gravement atteint par un bombardement ennemi, a conservé son sang-froid.

Épique

C'est encore une page glorieuse qu'il faut ajouter aujourd'hui au livre d'or du Lycée Gassendi. Les trois frères Level, dont nous publions ci-dessous les actions d'éclat, ont été tous les trois des élèves distingués de notre établissement universitaire. Leur père fut pendant trois ans, de 1895 à 1898, inspecteur des forêts dans notre ville, où il a laissé de nombreuses sympathies.

Louis Level, maréchal des logis au 5^e hussards, tué le 25 septembre 1915.

La personification du devoir et du sacrifice. En a donné maintes preuves, au cours de la campagne. Le 25 septembre 1915, a été frappé mortellement, en restant debout sur le parapet de la tranchée pour faire exécuter, sous un tir de mitrailleuses, des travaux de passages nécessaires à la cavalerie.

Éminent homme de lettres, dont la parole éloquentes a été fréquemment entendue dans notre ville.

D'autre part, de brillants artistes ont bien voulu offrir leur concours pour relever l'éclat de cette soirée.

M^{lle} Barpotty, dont le charme et le grand talent ne sont plus à louer ;

M. Jean Mascher, de l'Opéra-Comique ;

M^{lle} X., premier prix du Conservatoire de Marseille (violin).

Le maître Fabre dirigeait un orchestre composé des plus distingués résidents de notre ville.

Une location est ouverte à la Mairie, à partir de mercredi.

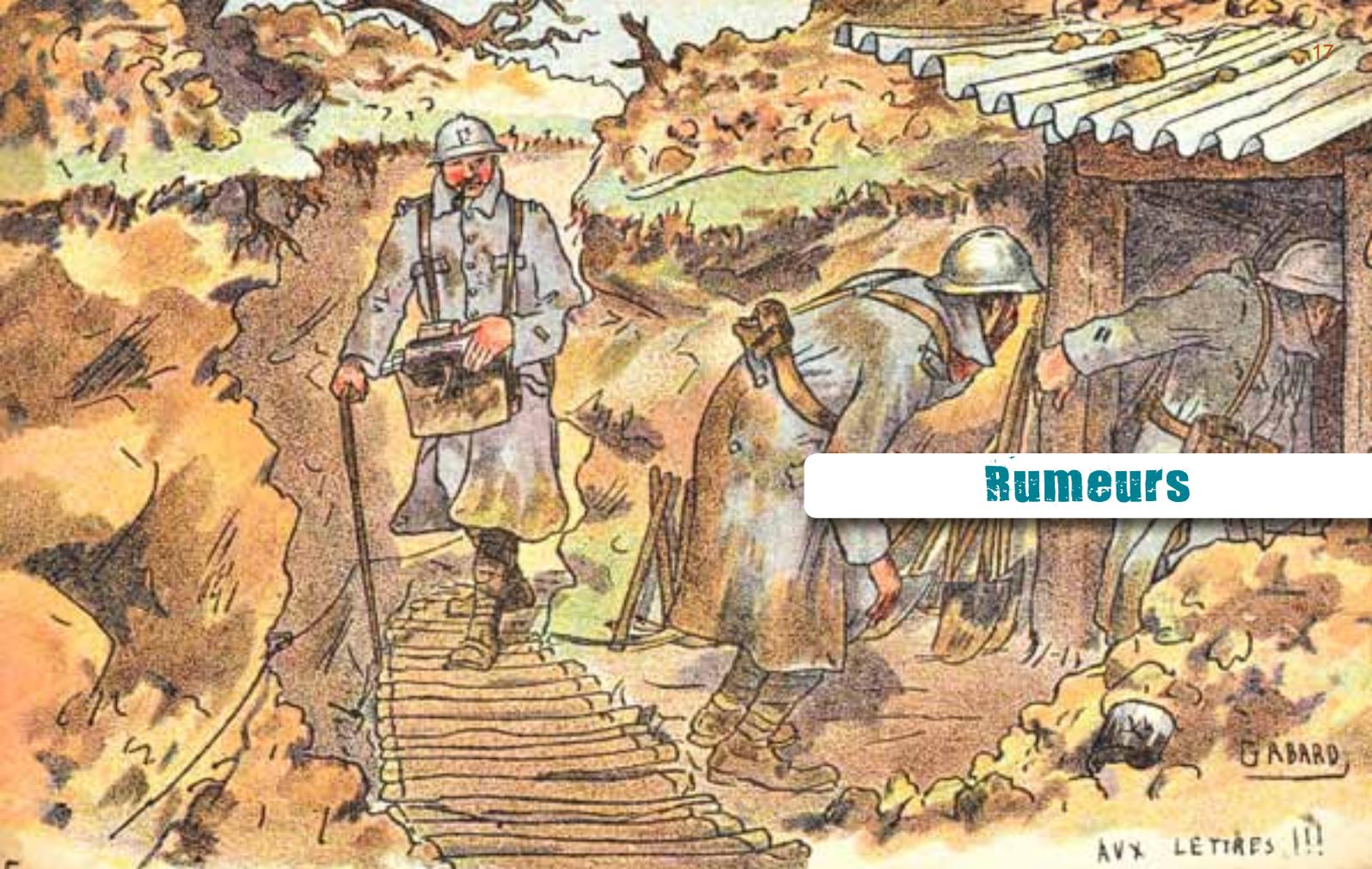
RÉCITS DE GUERRE

Un de nos compatriotes qui vient de prendre part aux rudes épreuves de Verdun, donne à sa famille une lettre pleine de courage et de légèreté faite d'un sous-entendu le passage suivant :

Maintenant que je me suis reposé et que j'ai dormi à loisir, je vous écris pour vous dire la fiévreuse que vient d'obtenir le 1^{er} bataillon de nos régiments, qui a vu l'honneur de prendre part à cette bataille fameuse aux Dardes. Le 1^{er} bataillon, à 21 h. 30 du matin le 1^{er} compagnie, est allé dans la tranchée d'Enfer, sous un tir de mitrailleuses et de canons.

Une famille exemplaire !

Trois fils tués. La presse locale rapporte les grands faits et gestes des Bas-Alpins, par la publication des listes de morts, blessés, disparus, cités et décorés. Parmi les « pages glorieuses », le Journal des Basses-Alpes évoque la disparition des trois frères Level, dont le père fut inspecteur des forêts à Digne avant guerre et qui suivirent alors leur scolarité au lycée Gassendi.



Rumeurs

AD AHP, collecte Europeana, 11-1, vue 15, dessin de Gabard, « Aux lettres », sans date

Les Allemands, un genou à terre ?

Les correspondances relayent des informations qui pourraient être des rumeurs, reposant – suivant l’adage « il n’y a pas de fumée sans feu » – ou non, sur un fond de vérité. Dans cette correspondance entre jeunes femmes, Rose évoque le 25 juillet 1915 la possibilité d’un effondrement militaire allemand :



« Le fils de Monsieur Blanc, élève officier à Saint-Cyr, écrivait l’autre jour que son capitaine, dans une conférence, leur avait fait connaître l’opinion de notre généralissime, communiquée dans des notes particulières. D’après Joffre, l’infanterie allemande n’existerait plus ; ce qui fait encore la force des Allemands, c’est qu’ils sont admirablement retranchés, c’est aussi qu’ils ont une artillerie puissante. N’est-ce pas réconfortant ? »

AD AHP, collecte Europeana, 39-1, vues 1358-1359

« Jus » et « pinard »

Gaston Esnault, l'auteur du *Poilu tel qu'il se parle*, un ouvrage publié au sortir de la guerre, relève les mots poilus évoquant le manger et le boire. Nombreux sont les mots qui désignent le café et surtout le vin. L'eau-de-vie a elle aussi suscité l'imagination poilue.

Écouvillon : eau-de-vie, gnole... parce que « ça gratte le tube ».

Gros rouge : vin rouge de basse qualité.

Jubol : vin.

Moral : vin. Le vin soutient le moral. Remonte-moi-le-moral, relève-moral : eau-de-vie.

Pétrole : eau-de-vie. Mauvais vin. Le vin et l'eau-de-vie alimentent le moteur humain.

Pif : vin. Se piver : se griser.

Pinard : vin, usuel et universel. Dérivé sans doute de pineau. Synonyme, loupillon.

Antidérapant : vin.

Pinarder : s'occuper à boire. Picoler, piquetonner.

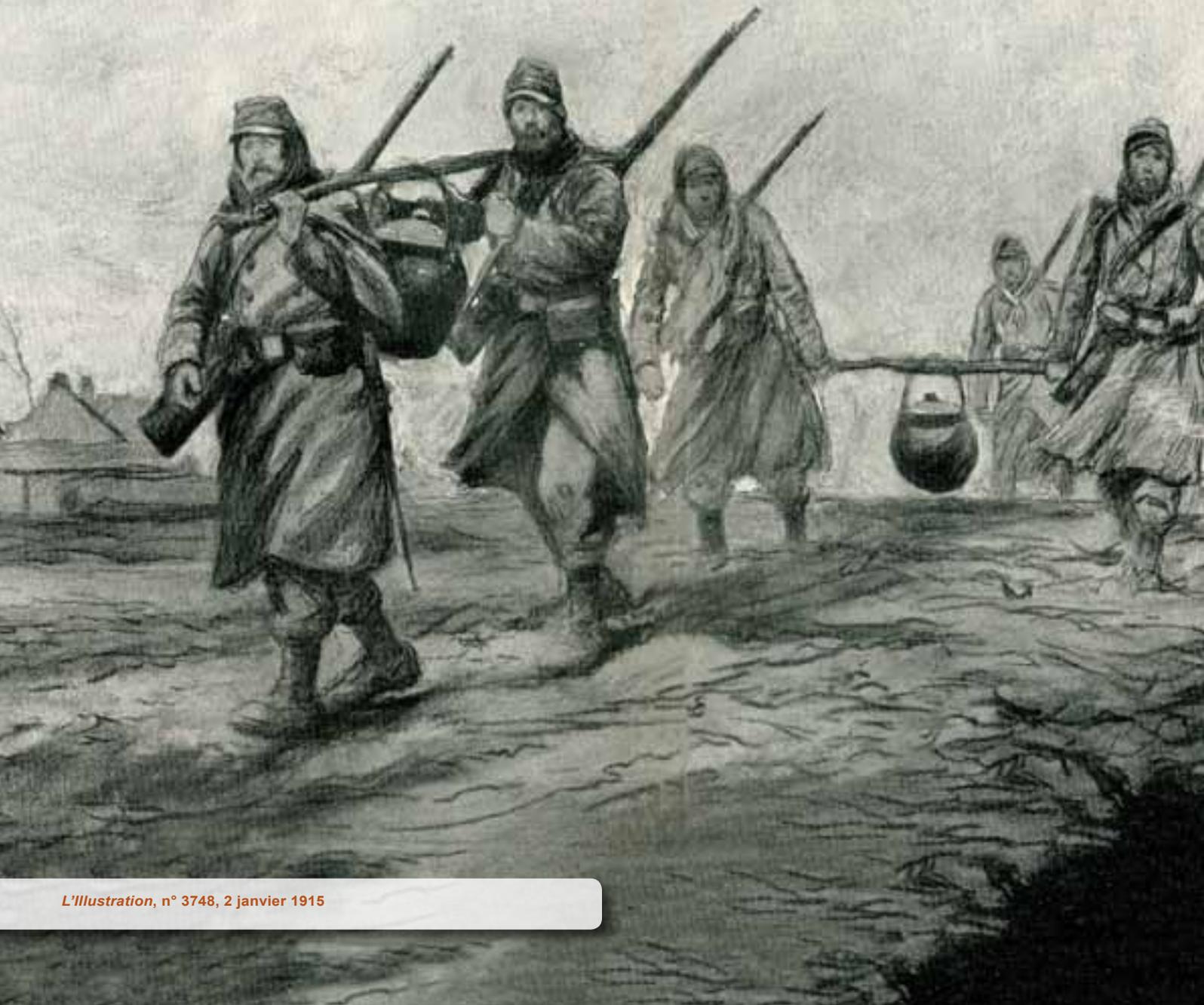
Pousse-au-crime : vin. « Il y a différentes variétés de pinard. Les naturalistes signalent : le rouquin, l'aramon, le pousse-au-crime, le casse-pattes, l'électrique, etc. ».

Rapide : vin qui saoule rapidement. Brutal, électrique, picrate (de piccolo à force explosive instantanée).

Tamar : café. Moka.

Caoutchouc : café. Caoua : mot propagé par les coloniaux. Jubéol. Jus : très usuel : « Au jus, là dedans ! ».

Bistouille : café additionné d'eau-de-vie.



« Croûter » et « picoler »

Soutenir le moral au front

En 1916, deux auteurs publient en France un ouvrage à vocation pédagogique et à la gloire des armées françaises dans cette « guerre moderne » qui entame sa troisième année. Ils y étudient tour à tour les équipements, les armes, les uniformes des soldats mais proposent aussi un chapitre sur sa ration alimentaire ¹⁰. Idéalement, elle inclut chaque jour 700 g de pain – d'où la force de l'expression « casser la croûte » –, 500 g de viande fraîche et 300 g de viande de conserve – le fameux « singe » –, un potage, 100 g de légumes secs, 30 g de lard ou de graisse, 24 g de café torréfié, un quart de vin, 31 g de sucre. Le poilu porte aussi des vivres en réserve : 300 g de biscuits, 300 g de « singe », du potage, du café et du sucre. Il s'y ajoute un litre d'eau-de-vie pour 16. Au total, la ration journalière représente environ 4 000 calories.

À ces victuailles, il faut ajouter les denrées que les poilus achètent et celles qu'ils reçoivent des nombreux colis envoyés par leurs familles, ce qui améliore nettement l'ordinaire.

À l'arrière, les civils subissent le rationnement du pain et du sucre alors que les prix explosent et que sévit une pénurie de charbon.

¹⁰ BELLET (Daniel), DARVILLE (Will), *La guerre moderne et ses nouveaux procédés*, Paris, Hachette, 1916, « Bibliothèque des écoles et des familles », p. 37 et 38.



AD AHP, 74 Fi 66, fonds Guenaff, « Une partie de l'état-major », sans date





Dans les airs

Au sol, tuer n'est plus la vocation de l'officier

Quand la mitrailleuse devient l'arme prépondérante, l'officier porte un simple pistolet. Parfois, il ne porte même plus d'arme et la canne devient son attribut ordinaire. Car, durant la Grande Guerre, l'ennemi n'est plus d'un niveau comparable, sauf dans un cas : lorsque l'affrontement se déroule dans les airs. Le pilote d'avion, dont la figure est extrêmement valorisée, combat désormais dans la troisième dimension : le ciel. Il pratique une guerre « sportive », « plus propre »¹¹.

Alors que les armées ont très vite renoncé aux charges de cavalerie, l'avion devient le cheval des temps modernes et le pilote un chevalier. L'arme aérienne s'approprie toute la mythologie chevaleresque : l'utilisation de l'héraldique, la « charge », les figures – l'avion se cabre –, la valorisation de l'adversaire... Les avions « se montent » et portent parfois, à l'image des chevaux, des noms de femme¹². Et, parmi les aviateurs, la « chasse », l'activité noble par excellence avant la Révolution de 1789, forme l'élite de cette nouvelle arme, devant la reconnaissance, l'observation et le bombardement.

Un journaliste sportif, Jacques Mortane, invente le terme qui désigne ces nouveaux héros de la guerre : les as. Et, du fond de leurs tranchées, les poilus contemplant les combats aériens qui, tels des figures de ballet, tournoient dans le ciel.

De par ses origines aristocratiques, de par sa détermination, de par son style de combat, du fait du nombre de ses victoires, le capitaine Georges Guynemer, âgé seulement de 22 ans, est au faîte de sa gloire en juin 1917.

¹¹ DIETSCHY (Paul), « La Grande Guerre des sportifs », dans POIRRIER (Philippe) dir., *La Grande guerre, une histoire culturelle*, Dijon, éditions universitaires de Dijon, 2015, p. 106.

¹² AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane), *Combattre*, Paris, le Seuil, 2008, p. 268.



Gilbert, *L'illustration*, n° 3777, 24 juillet 1915

L'as : Pégoud

La mort au combat de Pégoud, le 31 août, est l'événement le plus tragique de l'année 15. Pégoud était déjà connu du public avant la guerre. En 1913, il avait sauté en parachute de 200 m et « volé la tête en bas et bouclé la boucle ». Il est l'un des inventeurs de la voltige aérienne.

Depuis le début des hostilités, son palmarès est alors impressionnant : six avions abattus avec une technique très particulière, puisqu'il attaquait en solitaire avec son Morane L MS en volant au-dessous de son ennemi. Il détenait alors le record de victoires.



Pégoud, *L'illustration*, n° 3783, 4 septembre 1915

Carré d'as

L'as : Gilbert

En 1915, quatre pilotes, quatre as, incarnent selon *L'illustration* les vertus chevaleresques des combattants du ciel : Gilbert, Garros, Navarre et Pégoud.

Gilbert est le premier « as », terme forgé par un journaliste sportif, Jacques Mortane. Est « as » celui qui compte au moins cinq victoires aériennes homologuées à son actif. L'avion de Gilbert se nomme le « Vengeur ». Mais Gilbert doit poser son appareil – un Morane L MS – en Suisse en juillet 1915 où il est immédiatement arrêté.

L'as : Roland Garros

Roland Garros est incontestablement l'un des plus grands pilotes français du début de guerre. Un dessin, de A. Matignon, est publié le 17 avril 1915 à l'occasion d'une victoire du pilote qui vole sur un Morane L MS. On y voit un Aviatik qui « descend en tournoyant, enflammé, pareil à un météore. » Une photographie montre le pilote en tenue de combat, qui converse avec un civil devant son avion. Cette victoire est volontairement annoncée par un communiqué officiel qui, pour la première fois, déroge à l'une des règles de rédaction officielle, la protection de l'anonymat du pilote. Mais Garros est fait prisonnier le 17 avril 1915. Evadé d'Allemagne, Garros reprend du service en 1918 mais est tué lors d'un combat en octobre.



Navarre

J'ai vu.



UN DES ROIS DE L'AIR EN PLEIN VOL - L'AVIATEUR NAVARRE

Celui-ci est un "as parmi les as", c'est-à-dire un des rois de l'air. Tout ce qu'il a fait plus de quarante combats et abattu quatre appareils ennemis. Décoré de la Légion d'honneur, de la médaille militaire, de la croix de guerre et...

les autres ne se comptent plus, comme un de ses chefs, dans un combat victorieux, s'écrasant de sa propre machine d'autres aviateurs, parce qu'il les avait tués. Navarre, c'est cette époque. — Il méritait mieux celles que je possè-

J'ai vu.

LE ROI DE L'AIR EST EN CAGE



Victime d'une panne de moteur, l'incomparable pilote Garros a dû atterrir derrière les lignes ennemies à Engelménster, le 26 avril, et a été fait prisonnier. Il a été relâché à l'issue du jour de l'armistice. Ses retractions sur sa carrière sportive : 1. Son vol à Argonne dans Paris-Madrid (1911) ; 2. Dans la tribune capable à Rome à l'aéroport de Porto-Roma (1911) ; 3. En vol à Saint-

Sebastien : 4. Au départ du circuit européen 1915. 5. Au circuit d'Anvers (1915). 6. Au départ pour le record de la hauteur à Hooglebe (1915) qu'il détient avec 3 790, 486 et 3 450 mètres ; 7. Scheldt ; 8. Suresnes ; 9. Son dernier départ sur le monoplane perfectionné et ainsi par lui. Le 23 septembre 1915, il avait traversé la Méditerranée de Saint-Raphaël à Bonnet.

Roland Garros, J'ai vu, n° 24, 1^{er} mai 1915

L'as : Navarre

Jean Navarre, sergent à l'escadrille M.S.2, est lui aussi célèbre par les publicistes. En avril 1915, L'illustration publie deux photographies d'aviateurs allemands encore vivants « descendus par le sergent Navarre ». C'est le seul des quatre qui, à la fin de 1915, demeure encore en lice et dont la notoriété demeure en 1916, malgré l'arrivée d'un nouveau venu parmi les pilotes, qui écrasera tous les autres : Guynemer. Après juin 1916, Navarre est disqualifié car il souffre d'une dépression après une blessure grave et ne reviendra plus au combat.

Navarre, J'ai vu, n° 75, 22 avril 1916

Guynemer

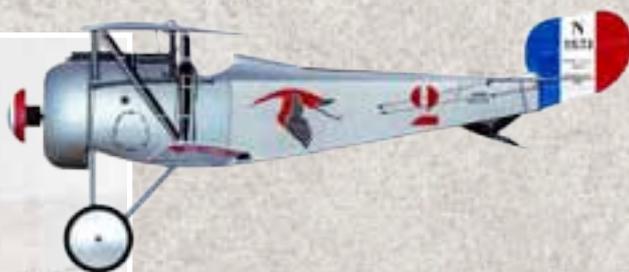


L'illustration, n° 3861, 3 mars 1917
Guynemer et son « Vieux Charles », un BB Nieuport

Porte-drapeau de l'aviation

Le premier. Cependant, de l'année 16, la mémoire historique a spécialement retenu que Guynemer est le premier porte-drapeau de l'aviation, cérémonie qui se déroule en mai sur le terrain d'aviation de Longvic, près de Dijon. *L'illustration* publie en dernière page la photo de Guynemer porte-drapeau entouré de sa garde. Ce jour-là, le drapeau est remis au premier groupe d'aviation par le colonel Girod.

L'illustration, n° 3806, 12 février 1916



L'as des as

La gloire. Le frère Guynemer fait la une de *L'illustration* du 12 février 1916 au côté du capitaine Brocard, chef de « l'escadrille des Cigognes », sur un terrain d'aviation. Le 5 en effet, Guynemer est entré dans la catégorie des « as », après sa cinquième victoire. Mais Guynemer n'était pas un inconnu : en juillet 1915, il avait obtenu la Médaille militaire avec attribution de la Croix de guerre avec palme pour sa première victoire aérienne et la Légion d'honneur en décembre : il comptait alors treize combats aériens et deux « missions spéciales ».





L'Illustration, n° 3820, 20 mai 1916

La mort du héros

La mort de Guynemer, le 11 septembre 1917, s'inscrit dans un contexte très dégradé du point de vue politique – fin de l'union sacrée en septembre – et militaire – échec de l'offensive Nivelle en avril 1917.

Lors d'un combat au-dessus de Poëlcapelle, Guynemer est abattu d'une balle en pleine tête. Mais sa mort n'est rendue officielle que le 4 octobre car personne ne croit à la possibilité de sa mort, d'autant que le terrain sur lequel il s'est écrasé est bombardé par l'artillerie anglaise. Guynemer est un des disparus de la Grande Guerre.

Lors d'un hommage, le général Anthoine compare Guynemer à Bayard, « chevalier de l'air, sans peur et sans reproche ».

Enfin, en 1918, il est prescrit aux enfants des écoles d'apprendre par cœur le texte de sa dernière citation obtenue après sa 53^e victoire :

« Guynemer (Georges), capitaine commandant l'escadrille n°3. Mort au champ d'honneur à Poëlcapelle le 11 septembre 1917. Héros légendaire tombé en plein ciel de gloire, après trois ans de lutte ardente. Restera le plus pur symbole des qualités de la race : ténacité indomptable, énergie farouche, courage sublime. Animé de la foi la plus inébranlable dans la victoire, il lègue au soldat français un souvenir impérissable qui exaltera l'esprit de sacrifice et provoquera les plus nobles émulations. »





Avion français abattu
AD AHP, 61 Fi 4159, fonds Désiré Sic

Albatros D III

Chasseur monoplace, mis en service en fin 1916. Equipé de deux mitrailleuses, il serait le meilleur chasseur jamais construit. Néanmoins, cet appareil souffrait d'une grave faiblesse de structure, qui empêchait les pilotes d'effectuer des piqués accentués ou prolongés.

Allemagne. Moteur : 170-175 CV ; vitesse : 175 km/h ; plafond : 5 500 m.



Bréguet XIV A2

Cet avion équipe l'escadrille BR 11 à partir de novembre 1917, à la place du Caudron G4. Il réalise des missions photographiques, d'observation, de réglages d'artillerie et de bombardement. Il est équipé de deux mitrailleuses Lewis sur affût mobile pour l'observateur en place arrière et d'une mitrailleuse fixe Vickers sur le capot avant et peut emporter 300 kg de bombes.

L'insigne de l'escadrille, adopté en juillet 1916, réside en une cocotte rouge. La cocotte était complétée par deux bandes d'identification, rouge et blanche.

France. Moteur : 300 CV ; vitesse : 185 km/h ; plafond : 5 750 m.



Spad XVI

Avion biplace de reconnaissance, il est équipé de deux mitrailleuses Lewis sur affût mobile pour l'observateur en place arrière et d'une mitrailleuse fixe Vickers sur le capot avant.

France. Moteur : 220 CV ; vitesse : 180 km/h ; plafond : 7 000 m.



Pfalz D.III

Ce chasseur biplan allemand est conçu en avril 1917 et peut réaliser des piqués sans risque à grande vitesse.

Il est équipé de deux mitrailleuses et est particulièrement efficace pour détruire les ballons d'observation, en les attaquant par le haut, afin d'éviter les tirs d'artillerie réglés sur la hauteur des ballons.

Allemagne. Moteur : 160 CV ; vitesse : 165 km/h ; plafond : 5 200 m.



Collection particulière, album Drouhain



L'illustration, n° 3754, 13 février 1915,
« La lettre du front, ceux qui la lisent »

L'insupportable guerre

Haine. Marthe Honnorat écrit à son époux le capitaine Honnorat, du 273^e régiment d'infanterie, le 3 février 1915. Elle y exprime :

« Je ne puis plus admettre la situation actuelle. Je prends tout du mauvais côté et je me surprends à détester (sincèrement) tout le monde. Est-ce assez net cette manière d'avouer mes impressions ! Oui c'est bien cela. Je déteste et j'ai la rage contre tout ce qui vit librement et cela à qui le dire ? à qui oser l'avouer ? Comment le dire, comment le faire sentir ? C'est dans le domaine de l'impossible. Je le comprends très bien, aussi suis-je plus silencieuse quand ces crises de révolte m'agitent. Mais toi, tu es mon petit Minou chéri... Je souffre pour toi et je me désespère de la durée de la guerre. »

Le 28 février, la lettre de Marthe est adressée à son époux dans son régiment. Une main a rayé l'adresse et l'a remplacée par : « Hôpital 17, Montbrison, Loire », car Honnorat a été blessé.

Tenir : femmes et enfants

De l'avant à l'arrière

Si la propagande, la censure et le « bourrage de crâne » tordent les perceptions et les jugements des poilus et des civils, il n'empêche qu'une certaine perméabilité des informations est permise de par la circulation de clichés et de courriers¹³. Les permissions sont aussi l'occasion d'échanges.

Dans les premiers courriers qu'il adresse à son épouse, le mari d'abord rassure puis il finit par raconter, et parfois brutalement, la mort : les morceaux de corps, les odeurs¹⁴...

À l'arrière, tenir est plus que jamais une nécessité. Mais la guerre, par la peur qu'elle génère en particulier, devient parfois insupportable, tandis que les civils vivent dans des conditions difficiles et subissent le rationnement des denrées et des produits de première nécessité.

Le rationnement

L'effort de guerre conduit à un contrôle des denrées et des produits de première nécessité et à des restrictions.

Au niveau national est d'abord créé, en 1915, un Service du ravitaillement. Dans chaque département, un comité du ravitaillement élabore des statistiques des produits disponibles et est mis en place une politique de contrôle des prix et de la distribution. Un système de cartes individuelles s'installe progressivement à partir du 1^{er} juin 1918.

¹³ VIDAL-NAQUET (Clémentine), « La Grande Guerre des couples », dans POIRRIER (Philippe) dir., *La Grande guerre, une histoire culturelle*, Dijon, éditions universitaires de Dijon, 2015, p. 165.

¹⁴ VIDAL-NAQUET (Clémentine), *Couples dans la Grande guerre ; le tragique et l'ordinaire du lien conjugal*, Paris, Les Belles Lettres, 2014, p. 134 et 135.

Tenir : les Grégoire, instituteurs bas-alpins

Les Grégoire résident au hameau de Fenouillet, commune d'Oppédette

Célestin, le père, né en 1859, a épousé Césarie Dessaud. De ce mariage sont issus deux garçons, mobilisés en 1914, Cléry, né en 1888, et Danican, né en 1890, ainsi qu'une fille, Ismène, née en 1892, qui, en 1914, est institutrice aux Gleizolles, commune de Saint-Paul, en Ubaye ¹⁵.

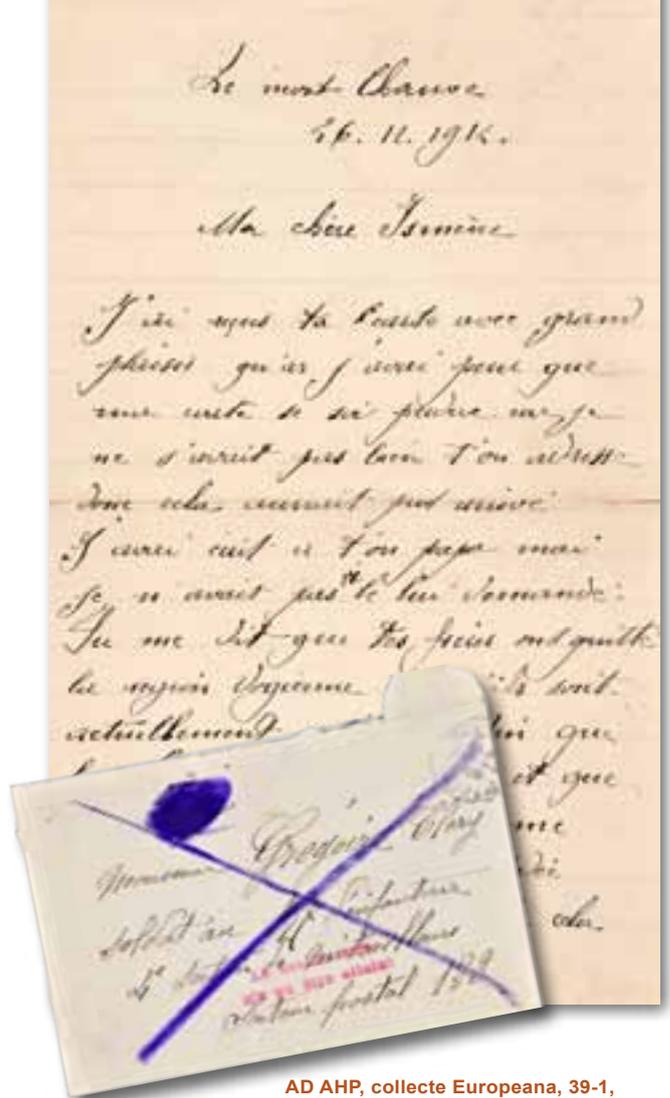
Cléry s'était engagé en octobre 1906 mais sa libération intervient en septembre 1907. Danican effectua son service militaire d'octobre 1911 à novembre 1913. Les deux frères sont mobilisés en août 1914 dans l'infanterie, Cléry au 157^e en Ubaye, Danican au 163^e de Nice. Danican est muté en juin 1915 au 170^e puis en juin 1916 au 161^e.

Cléry était instituteur dans le département depuis février 1911. Il débuta sa carrière à l'école d'un hameau de la commune de Bayons. Le mois suivant, il enseigna à Curel puis, en mai, au hameau de Fenouillet, commune d'Oppédette. À la rentrée d'octobre 1911, il obtint enfin un poste fixe, au hameau de Serennes, commune de Saint-Paul ¹⁶.

La guerre est omniprésente dans la correspondance de la famille Grégoire. Ismène échange des courriers avec ses frères mais aussi avec Julie, une institutrice aux Molanes d'Uvernet. En octobre 1914, cette dernière évoque son frère mobilisé, Félix, et Marcel, blessé le 14 août 1914. Ismène correspond au même moment avec une autre institutrice de Piégut, Céline Baude. Céline a elle aussi deux frères mobilisés dans l'infanterie : le plus jeune au 203^e est à Verdun, l'autre, sergent, dans les Vosges.

¹⁵ 1129 W 1, dossiers d'instituteurs, dossier individuel d'Ismène Grégoire épouse Adrian (1911-1930).

¹⁶ 1 T 383, dossiers d'instituteurs, dossier individuel de Cléry Grégoire (1905-1915).



AD AHP, collecte Europeana, 39-1, vue 142, 365

La mort de Cléry Ne pas « d's'esbigner des coucous ! »

Le 7 avril 1915, l'agent de liaison Cléry est tué à Flirey alors qu'il n'est pas en première ligne – il obtiendra une citation à titre posthume. Il connaît ainsi le sort de 50 % des instituteurs mobilisés ¹⁷. Depuis plusieurs mois, il occupait un poste de cuisinier dans son bataillon. C'est ce que raconte Ismaël Gondran (classe 1909), originaire de Revest-des-Brousses et soldat au 163^e d'infanterie, un cousin de Cléry, dans un courrier en date du 28 avril 1915. Cléry, écrit-il :

« est mort le 7 avril, le pauvre, en arrière de la deuxième ligne de feu d'un éclat d'obus et lorsque je les çu, j'ai fait une couronne avec l'aide d'un camarade, les misse sur sa tombe. Dire qu'il avait une bonne place, ordonnance du commandant du quatrieme bataillon du 157^e régiment. Il était mieux que moi le pauvre et est mort. »

(L'orthographe originale a été respectée)

¹⁷ CORVSIER (André), dir., *Histoire militaire de la France*, t. 3, De 1871 à 1940, nouvelle édition, Paris, PUF, 1997, p. 163.

Une lettre adressée à la famille Grégoire, écrite d'Oppedette le 15 mars 1915, livre des précisions sur les circonstances de la mort de Cléry. Son auteur rapporte les propos d'un sous-officier présent alors sur les lieux :

« C'était le 9 avril, vers les 7 heures du matin, lorsqu'un obus l'atteint dans les reins, la mort a été instantanée. Il a été tué à 100 m du cimetière de la carrière où il a été inhumé, non avec cercueil comme le sont du reste tous ceux morts pour la patrie.[...] J'ai reçu une lettre Colombet le grand ami de notre cher Cléry, qui me dit qu'aussitôt qu'il a appris cette affreuse nouvelle, il s'est rendu auprès de lui, notre pauvre enfant avait fini il n'a pu que pleurer et l'accompagner au tombeau. [...] Colombet me dit que toute les fois qui passe va faire une prière sur le tombeau de notre pauvre Cléry. »

(L'orthographe originale a été respectée)



AD AHP, collecte Europeana, 39-1, vue 309

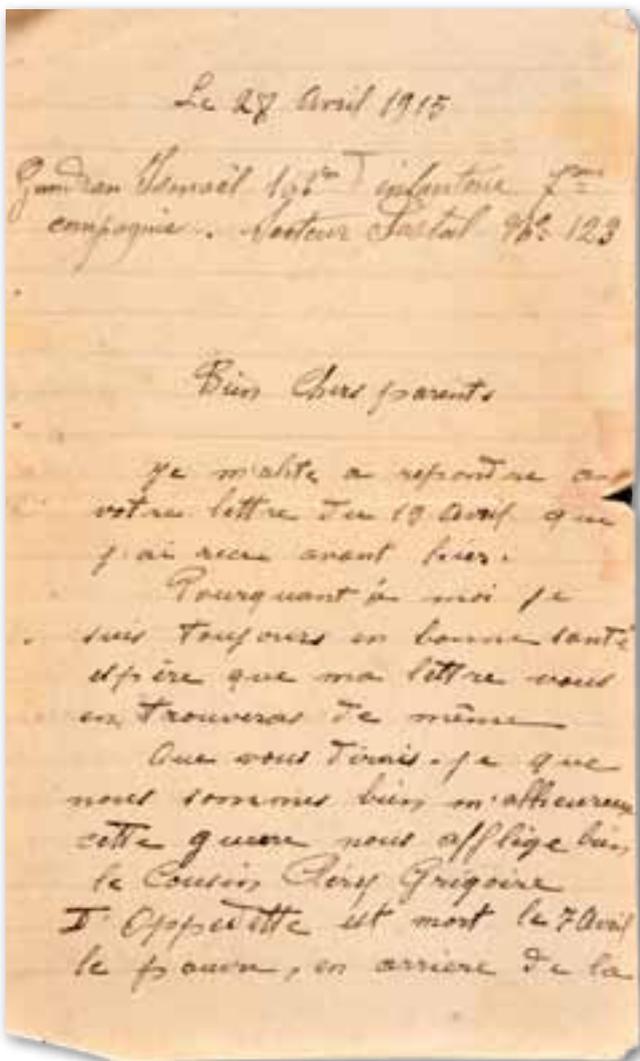
Le sacrifice des instituteurs La douleur des enfants

Dans un courrier du 22 décembre 1915 adressé à la sœur de Cléry, Ismène, institutrice en Ubaye, Émile Colombet, un instituteur mobilisé à la musique du 157^e d'infanterie, déclare avoir fait déposer une gerbe sur la tombe « au nom de ses collègues de l'enseignement ». Le 24 juin précédent, de Cruis où elle était désormais en poste, Ismène écrivait à ses parents que :

« Hier soir, j'ai reçu une lettre d'Aline. Elle me donne des renseignements sur le lieu où est enterré notre cher mort. Comme nous le savons déjà, inutile que je vous les redonne. Elle me dit que Gondran a placé une bouteille près de la croix et qu'il a mis en dedans le nom de parrain et le sien. »

Dans une lettre adressée de Cruis le 3 juillet 1915 à ses parents, Ismène évoque une cérémonie célébrée en la mémoire de son frère Cléry :

« Ces jours derniers, M^{lle} Fabre m'a envoyé une longue lettre. Elle donne beaucoup de détails sur la cérémonie qui a eu lieu à Meyronnes pour notre regretté Cléry. L'assistance y était très nombreuse et les fleurs en ornaient le catafalque. Sur cela, je ne vous dis pas davantage car M^{lle} Fabre a dû vous l'écrire. Maintenant, à ce qu'il paraît, l'envoi de cerises que vous avez fait a beaucoup touché les gens. La plupart d'entre eux les ont acceptées les larmes aux yeux, profondément émus. Les élèves de mon pauvre frère ont été aussi très sensibles à cette marque de reconnaissance que vous leur avez ainsi témoignée. »



AD AHP, collecte Europeana, 39-1, vue 280



Les étrangers dans les Basses-Alpes

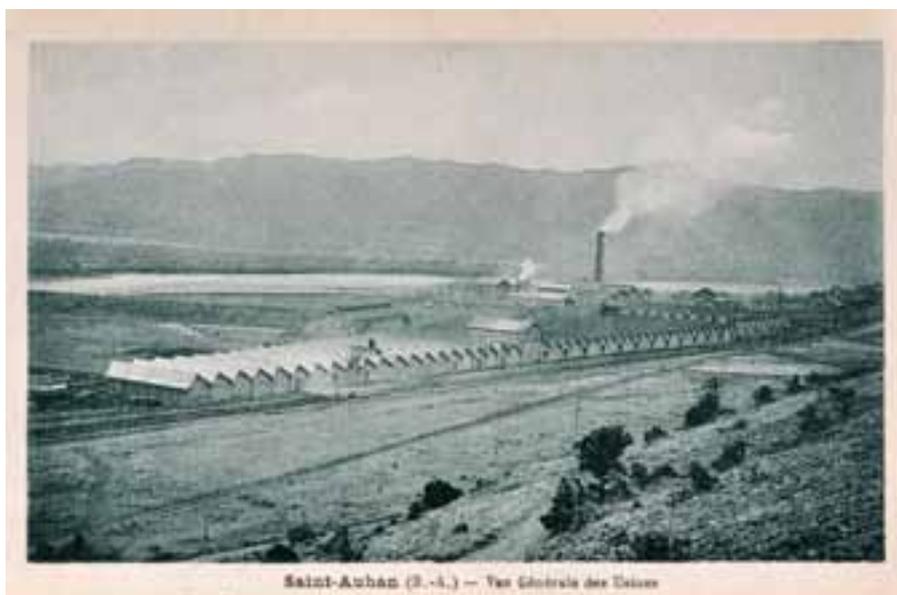
Des prisonniers de guerre sont détenus à Entrevaux jusqu'en janvier 1917, à Sisteron, au Bois-d'Asson et à Saint-Auban ¹⁷. En juin 1916, 269 combattants allemands sont internés dans le département, les hommes de troupe surtout à Saint-Auban (99), les officiers capturés aux Éparges – dont un membre de la famille impériale – à Entrevaux, et vingt autres à Sisteron.

Dès le début de la guerre, des camps avaient été ouverts à Barcelonnette, à la caserne Haxo, le premier dès octobre 1914, le second un an plus tard. Ces camps sont fermés en février 1916 pour être remplacés par un camp d'officiers ouvert jusqu'en février 1920.

Quant au camp de Jausiers, il ferme ses portes en mars 1920. Des prisonniers évacués des départements frontaliers sont encore dévolus aux travaux agricoles afin de pallier le manque de main-d'œuvre italienne.

À Annot, des civils austro-allemands résidant en France, parfois depuis fort longtemps, sont internés dans un dépôt installé dans les locaux du collège privé, ouvert de mars 1915 à la fin de 1919. Ce camp est d'abord un camp de familles, la plupart vivant sur la Côte-d'Azur, avant d'être un « dépôt de faveur » ¹⁸.

Des prisonniers de guerre permettent l'ouverture de l'usine de



Saint-Auban (2.-4.) — Vue Générale des Usines

AD AHP, 51 Fi 7883, sans date

Saint-Auban en 1916. Une centaine participe au chantier et, en juin 1917, parmi les 1 000 ouvriers de l'usine qui fabriquaient de la bertholite et du chlorure de chaux à usage militaire, on compte 175 prisonniers de guerre. En outre, au moins 61 travailleurs indochinois, ainsi que des Kabyles, participent à la production. L'usine compte encore parmi ses effectifs des hommes d'origine arménienne, grecque, roumaine, tchèque...

Une école serbe accueillant 300 pensionnaires âgés de plus de 18 ans – des « cadets » – est ouverte à Jausiers alors que les plus jeunes Serbes, près de 80, sont répartis dans les collèges de Barcelonnette et de Manosque, ainsi qu'à l'école primaire supérieure de filles de Sisteron.

¹⁷ TISON (Frank), « Les prisonniers de guerre en Provence durant la Première Guerre mondiale. Du rejet à l'intérêt bien compris », *Provence historique*, t. 64, janvier-juin 2014, p. 7 et 8.

¹⁸ KRONENBERGER (Stéphane), *Des temps de paix aux temps de guerre : les parcours des travailleurs étrangers de l'Est et du Sud-Est de la France (1871-1918)*, thèse de doctorat d'histoire, Université de Nice Sophia-Antipolis, 2014, p. 534-537 et 571.

Avoir 20 ans et combattre

L'année 1916 est marquée par l'engagement au combat des jeunes hommes de la classe de 1917,

classe appelée en janvier, alors que la classe de 1918 l'est en avril et mai 1917, une année d'ailleurs marquée par une reprise des engagements volontaires¹⁹. Le nombre des morts des classes 1914 et 1915, les plus touchées par la guerre, diminue après le deuxième semestre de 1916, marqué par la bataille de la Somme, surtout pour les jeunes de la classe de 1915. En effet, ces classes ont déjà tellement été éprouvées que leurs effectifs au front ont fondu. Dès 1914 d'ailleurs, des jeunes gens ont devancé l'ap-

pel de leur classe et s'engagent, certains peu avant leur 18 ans, pour trois, quatre, cinq ans ou pour la durée de la guerre. La grande majorité choisit l'artillerie, une arme technique bien moins dangereuse que l'infanterie, où ils auraient été versés lors de l'appel de leur classe sous les drapeaux.

Le plus jeune combattant bas-alpin serait Marcel Imbert, de Sisteron, de la classe de 1921 mobilisable en 1918 mais qui est mousse en octobre 1916. Il s'engage formellement pour 10 ans à Brest le 7 mars 1917. Il est d'abord affecté en Armorique puis au centre naval de New-York, chasseurs de sous-marins américains en septembre et octobre 17, puis dans la division des patrouilleurs de Bretagne d'octobre 17 à l'armistice.

¹⁹ CORVISIER André, dir., *Histoire militaire de la France, t. 3, De 1871 à 1940*, nouvelle édition, Paris, PUF, 1997, p. 258 et 264.



AD AHP, collecte Europeana, 50-0-2

Édouard Giraud, classe de 1914

Né à Mélan en 1894, Édouard Joseph Giraud demeure à Digne – il y est cultivateur – lorsque sa classe d'âge est mobilisée le 4 septembre 1914. Il traversa la guerre jusqu'à sa démobilisation cinq ans plus tard – il se retire alors à Mallemoisson – mais en garda néanmoins les séquelles de sa blessure. Durant ses années de guerre, Giraud passe, dans l'infanterie toujours, d'unité en unité. Incorporé au 159^e d'infanterie, où il fait ses classes, Giraud est ensuite muté au 157^e d'infanterie le 9 février 1915, avec lequel il monte au front en octobre 1915 et où il reste une grande partie de la guerre. C'est avec ce régiment qu'il passe à l'armée d'Orient, en janvier 1916. Il en est relevé en avril 1917 mais reste aux armées jusqu'en novembre 1917.

En 1918, il passe d'abord au 3^e d'infanterie en août puis au 54^e d'infanterie en septembre. Il est démobilisé par le 3^e d'infanterie en septembre 1919.

Il est blessé le 27 septembre 1915 par éclats d'obus dans le secteur de Flirey. Sa blessure l'éloigne du front de septembre 1915 jusqu'en juillet 1916.

En mai 1917, il reçoit la Croix de guerre, avec cette citation : « a toujours rempli les fonctions de signaleur de bataillon avec un entier dévouement, blessé dans son service en 1915, s'est montré particulièrement courageux au cours des attaques des 6 juillet et 16 septembre 1916 ». C'est durant les combats dans les Vosges que Giraud s'est distingué en tant que signaleur, c'est-à-dire chargé de transmettre des messages.



AD AHP, collecte Europeana, 50-1, vue 14

La première photographie du soldat de 2^e classe Giraud, incorporé à partir de septembre 1914 au 159^e régiment d'infanterie alpine.



« Souvenir des Vosges »

AD AHP, collecte Europeana, 50-1, vues 8 et 9

Une carte adressée à son père, « monsieur Giraud Joseph à Cousson, Digne (Basses-Alpes) ».

Un portrait de groupe sur lequel une croix indique Giraud

« Le 25 juillet 1916. Souvenir des Vosges. Giraud Ed. »

Ce document porte la date de 1916, sans doute celle de l'envoi, car Giraud a combattu dans les Vosges en septembre 1915.



Monastir, 20 octobre 1917

AD AHP, collecte Europeana, 50-1, vues 12 et 13

Une photographie souvenir datée de Monastir (armée d'Orient)





**Avoir 20
ans et
combattre**

931 Bas-Alpins de cet âge étaient recensés par l'autorité militaire, dont dix-huit par erreur

Quelques-uns s'étaient engagés dans l'armée avant la guerre, ils en seront les premières victimes

871 furent mobilisés

En novembre 1914, les premiers montèrent au front

Voici le sort de ces hommes durant la première année de guerre



Cent combattants et la brutalité de

Les uns ont survécu à la guerre, les autres ont été tués, dès les premières semaines ou plus tard, sur le champ de bataille ou dans un établissement de soins, des suites de leurs blessures ou de maladie... Tous ces hommes aux destins variés ont en commun d'être originaires ou résidents du département des Basses-Alpes.



Gaston Fréjus, classe de 1916

Mort pour la France le 3 octobre 1916, Fréjus combattait au sein de la 2^e compagnie du 24^e bataillon de chasseurs à pied. Né à Esparron-du-Verdon en 1896, il demeurait à Saint-Martin-de-Brômes avant sa mobilisation en avril 1915, où il exerçait le métier de cordonnier. Il a été tué près de Rancourt, dans la Somme, ayant été mortellement blessé.



AD AHP, collecte Europeana, 57-1, vue 10, sans date

Erment Dépieds, classe de 1913

Né et demeurant à Saint-Martin-de-Brômes, où il était coiffeur, Dépieds est fait prisonnier le 20 août 1914 à Dieuze. Il resta en captivité toute la durée de la guerre, jusqu'à sa libération en décembre 1918, au camp de Landsberg, dont il fit le plan de son dortoir.



AD AHP, collecte Europeana, 57-1, vues 17 et 18, cliché du 9 juillet 1916

la guerre

Léopold Thélenne, classe de 1903

Le 16 juillet 1917 est un grand jour pour le sous-officier du 4^e bataillon de chasseurs alpins Thélenne. Ce jour-là, il est décoré de la Médaille militaire, à Paris, des mains du président de la République, Raymond Poincaré. Pour ses faits d'arme, Thélenne est titulaire de deux citations (croix de guerre avec étoile de bronze, mai 1917 et mai 1918). Grièvement blessé par balle le 19 septembre 1918 devant Saint-Quentin, il meurt à l'ambulance 16/21 le lendemain. C'était un enfant de l'Escale – bien que né à Salignac –, où il était cultivateur en 1903 et où ses parents demeuraient encore. Quant à lui, il s'était installé à Grasse où il avait effectué, en 1904, son service militaire au 24^e bataillon alpin de chasseurs à pied et où il s'était engagé, à l'issue, dans la gendarmerie.



AD AHP, collecte Europeana, 78-1, vue 39, sans date



Maxime Barbe, classe de 1917

Le soldat Barbe est né à l'Escale en 1897. Une blessure grave causée le 6 janvier 1918 dans un poste avancé en Alsace par des éclats de grenade, conduit à une énucléation de l'œil droit, à des cicatrices sur le visage et sur la main droite et la cuisse gauche. Depuis mai 1917, il combat alors au sein du 27^e bataillon de chasseurs après avoir débuté la guerre au 12^e. Titulaire de deux citations, il reçoit une troisième citation qui lui confère la Médaille militaire et la croix de guerre avec palme. En 1975, il sera fait chevalier de la Légion d'honneur.

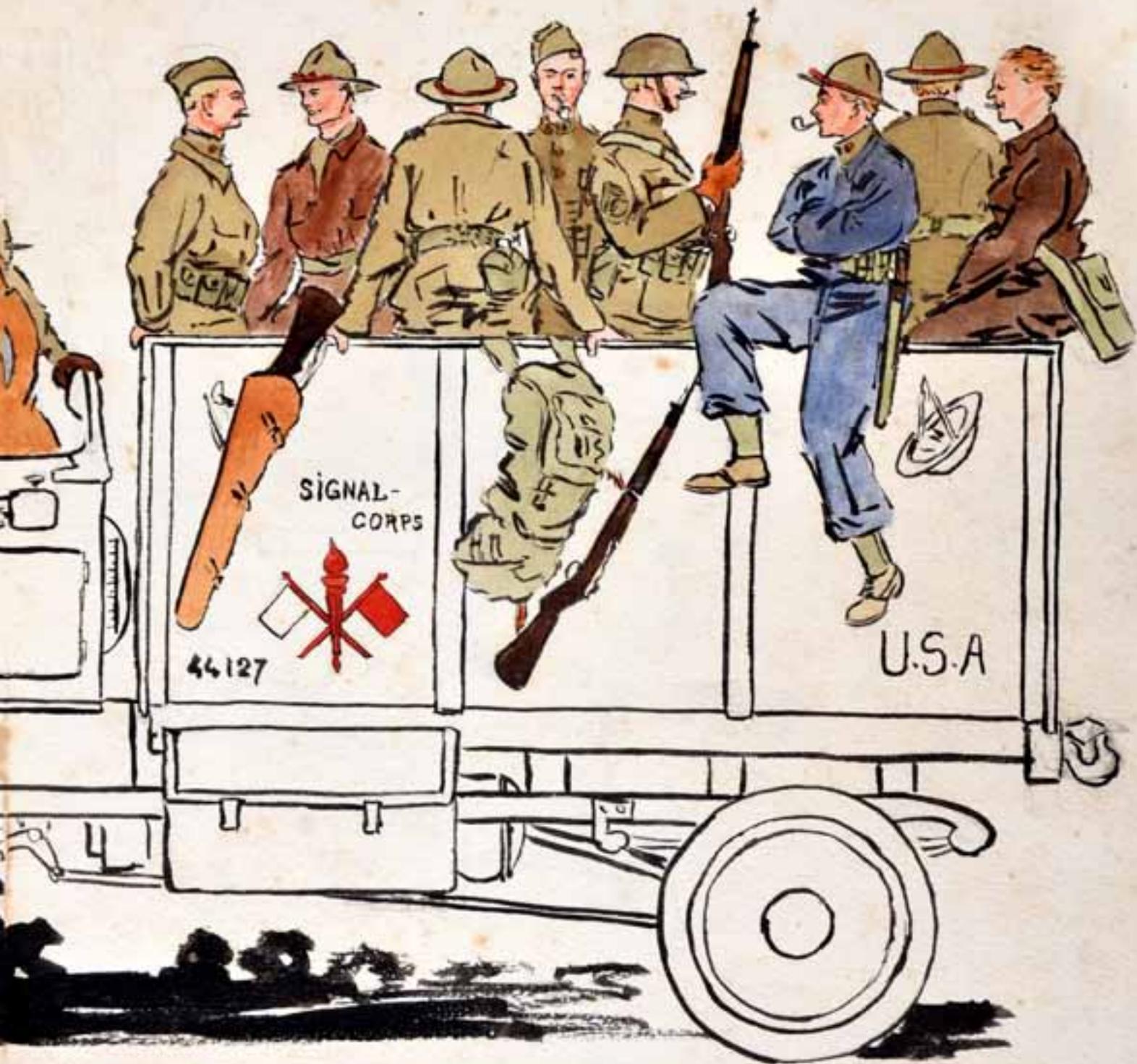
AD AHP, collecte Europeana, 80-1 vue 33

Damien Sauvan, classe de 1912

Né en 1890 et résidant à Méailles, frère de Théophile dit Gédéon et de Fernand, l'un et l'autre mobilisés, Sauvan s'est engagé pour 5 ans en 1913 dans l'artillerie coloniale. Il meurt des suites de « fièvre bilieuse hémoglobinurique » (une complication médicale due au paludisme) à l'hôpital militaire de Dakar, le 28 janvier 1916. Son frère Fernand, soldat au 7^e régiment de tirailleurs, est tué le 28 octobre 1918. Des trois frères Sauvan, seul Théophile survit à la guerre.

AD AHP, collecte Europeana, 58-1, vues 432 et 433, « Les poi-lus de Ouakam, mascarades à toutes heures », « ma pomme »





LA GRANDE GUERRE

16.17

LES ANNÉES DE CRISE, LE TEMPS DES DOUTES...

La période qui court de l'été 1916 au printemps 1917 se singularise par des échecs, des crises et des contestations. La mémoire en retient les vastes offensives, marquées par l'ampleur du désastre humain, qui ne parviennent pas à percer le front : l'offensive franco-anglaise dans la Somme de juillet à novembre 16, l'offensive Nivelle sur le Chemin des Dames d'avril à juin 17. Le temps n'a pas effacé, bien au contraire, les mouvements de paix et des formes de refus de la guerre. Au printemps 17, des « mutineries » éclatent sur le front occidental. La Russie est quant à elle en pleine déliquescence tandis que les premiers soldats américains débarquent à Saint-Nazaire en juin 17.

Cette exposition raconte le « cafard » des soldats de l'avant et les sentiments des civils face à cette guerre « maudite ». Elle évoque aussi les « mutineries », le « bourrage de crâne » et cette nouvelle arme, l'aviation, dont les pilotes sont les héros... Elle traite enfin de la vie à l'arrière, dans les Basses-Alpes, avec les « étrangers », des restrictions et aussi de la singularité de trajectoires individuelles et familiales.